Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 21 (1949)

Heft: 4

Artikel: L'architecture et les jeux de société

Autor: Jacquet, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-123371

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'architecture et les jeux de société

par Pierre Jacquet

Tout architecte qui réfléchit à l'état présent de son art, à l'utilité de son travail, aux mouvements d'enthousiasme ou de découragement qui l'animent ou l'abattent tour à tour, et qui essaie de classer ses idées, ne peut manquer d'être stupéfait de la confusion qui règne chez ses contemporains, au sujet du rôle que la société lui demande de jouer : en fait, cette société voue à ses efforts, à ses craintes, à ses scrupules, à ses espoirs, la monumentale indifférence qu'elle inflige à tout ce qui ne lui paraît pas essentiellement et immédiatement utile à sa conservation et à son développement. L'homme, en effet, est condamné, s'il veut subsister, à remplir un certain nombre de besoins essentiels impérieux, auxquels il faudra répondre avec le plus d'économie possible, en déléguant tous pouvoirs à des catégories bien définies de spécialistes : l'architecte est l'un de ceux-ci. Le pygmée qui rassemble grossièrement quelques branchages pour s'en faire une hutte, Philibert de l'Orme qui édifie le Château d'Anet pour Diane de Poitiers, le chasseur d'Altamira qui doit se réfugier dans une caverne, Louis XIV qui fait surgir son palais des marécages de Versailles, répondent très précisément à l'un de ces besoins : seuls changent, dans les termes de cette énumération dont les rapprochements pourront paraître blasphématoires, le degré de civilisation et de puissance spirituelle des sociétés en cause. Il en résulte que l'architecture se manifeste en principe aussi bien dans la forme d'une chaise que dans la façade du Palais Farnèse, dans l'aspect de la table sur laquelle on écrit, on lit, on dessine, on joue au bridge, on dispose un bouquet, que dans les proportions des tours de Notre-Dame, dans les dimensions de la fenêtre qui nous éclaire que dans les grandes rosaces de la Cathédrale de Chartres, dans notre modeste vaisselle de faïence que dans celle, d'or, d'un roi de France. Mais toutes ces manifestations, qu'elles soient religieuses, profanes, royales, populaires, grandes, petites, sévères ou enthousiastes, répondent à leur but : seul, l'inutile ne peut se réclamer de l'architecture.

L'histoire de l'architecture, néanmoins, ne serait que peu glorieuse, si elle ne comportait que des ouvrages strictement utilitaires. La fourmi, l'abeille, l'oiseau, le castor, l'araignée, le ver-à-soie, eux aussi, se construisent des abris dans toutes les règles de la plus parfaite économie. Et pourtant, Bramante et Palladio seraient de bien piètres architectes, s'ils n'avaient eu pour désir que d'adapter à l'homme et à son genre de vie, ces nids, ces cellules, ces galeries, ces huttes, ces réseaux de fils. Devant tout ouvrage construit, devant tout objet sorti de la main de l'homme, il est un moment où il faut croire aux miracles. Grandeur et miracle de l'homme, même du plus disgracié, du plus dénudé, du plus transi, du plus pauvre, du plus faible, du plus fragile, du plus petit, de celui qui se tapit dans la caverne magdalénienne ou dans la forêt africaine, du berger misérable des hauts-plateaux, du Zélandais qui se contente pour toute habitation d'un paravent de feuillages, d'avoir donné un visage d'architecture à sa construction, d'avoir peint les rochers de sa grotte, d'avoir tracé des entrelacs sur ses premières poteries. Grandeur et miracle de l'homme, d'avoir fait, d'une maison, le Palais Pitti ; d'un récipient, un vase grec ; d'un trou dans un mur, un vitrail ; d'un siège, le trône d'un pharaon ; d'avoir tiré, d'une condamnation à perpétuité, une lumineuse liberté d'expressions et une inépuisable source d'émotions et de sentiments, dont nous pouvons d'ailleurs bien mieux constater la réalité en contemplant les constructions de ceux que nous avons le front d'appeler des sauvages, qu'en regardant nos pastiches glacés ou le sinistre visage de nos demeures.

Devant la désaffection de ses contemporains, l'architecte ne doit-il pas se demander s'il a toujours, depuis un siècle, rempli ce rôle de spécialiste-délégué aux bâtiments que lui a confié la société ? Un examen de conscience révèlerait que certains de nos prédécesseurs se sont voilé la face devant ces besoins impérieux dont l'architecte ne doit jamais perdre la notion. Considérant la forme en elle-même et pour elle-même, sans vouloir en reconnaître l'utilité, ils ont tristement compilé, puis refroidi, tout ce que le passé avait laissé sous leurs yeux, pour en tirer les sinistres « digests » qui ornent, si l'on peut dire, les beaux quartiers de nos agglomérations, et qui sont malheureusement si solidement construits que plusieurs générations ne seront pas de trop pour en user les maléfices. Ce genre cadavérique est d'ailleurs en nette régression, et sa faiblesse même n'autorise plus qu'on s'arrête à le vitupérer. Otons-nous, car il sent.

Cette méconnaissance du besoin est remplacée, depuis trente ans, par une méconnaissance du miracle, chez toute une catégorie encore assez sémillante et encombrante de puristes, dont l'espoir suprême et la suprême pensée se portent vers l'alvéole hexagonale des hyménoptères, ou vers la coquille du bernard-l'ermite. Pas plus capables que les précédents de suivre le véritable processus de la création artistique, qui est de servir d'abord, de glorifier ensuite, ils ont construit, pour une élite « avancée » (au sens, dirait Benda, où l'on entend ce mot quand on parle du gibier), cette architecture « on-aura-vraiment-tout-vu », ces meubles qui ne contentent pas mieux l'œil que le séant, ces façades affreusement dénudées, ces machines bien vite grippées et salies. Ils n'ont pas voulu obéir, ni aux impératives conditions du climat, qui s'est bien vengé depuis, ni à celles du genre de vie, ni à celles de l'économie, ni à rien, sauf à une théorie abstraite préétablie : or, la théorie suit l'expérience, et non le contraire.

Un voyage chez les peuples primitifs ne leur ferait pas de mal, pour leur prouver que l'homme, à son état le plus simple, se hâte de rendre miraculeusement beau l'ouvrage dont il doit le plus humblement se servir. En d'autres termes, la société ne reprendra le goût de s'occuper des œuvres de l'architecture, que lorsque celui-ci comprendra le devoir de s'occuper des besoins matériels et spirituels de la société. L'un et l'autre sont du même côté de la barrière, attachés à la vie à la mort au même piquet. Les recherches de l'un, sans l'autre, amusent, l'espace d'un matin, une avant-garde qui a tôt fait de rester en arrière. Ensemble, ils font les pyramides et les cathédrales.